AU SUD
DE LA
CHAINE DU CAUCASE

SOUVENIRS D'UNE MISSION

PAR

Le Baron de BAYE

EXTRAIT DE LA *REVUE DE GÉOGRAPHIE*
(Livraisons d'Avril et Mai)
DIRIGÉE PAR M. L. DRAPEYRON

PARIS
LIBRAIRIE NILSSON
338, RUE SAINT-HONORÉ, 338

1899

DU MÊME AUTEUR

EXTRAITS DE LA *REVUE DE GÉOGRAPHIE*

Du Volga à l'Irtisch, 1896.

De Moscou à Krasnoïarsk, 1897.

En Géorgie, 1898.

De Penza à Minoussinsk, 1898.

5593 — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.

AU SUD

DE LA

CHAINE DU CAUCASE

SOUVENIRS D'UNE MISSION

PAR

Le Baron de BAYE

EXTRAIT DE LA *REVUE DE GÉOGRAPHIE*
(Livraisons d'Avril et Mai)
DIRIGÉE PAR M. L. DRAPEYRON

PARIS
LIBRAIRIE NILSSON
338, RUE SAINT-HONORÉ, 338

1899

AU SUD DE LA CHAINE DU CAUCASE

SOUVENIRS D'UNE MISSION[1]

La dernière mission que le ministère de l'instruction publique a bien voulu me confier a été, comme les précédentes, hautement protégée en Russie par le gouvernement impérial. Je dois donc, en débutant, adresser un chaleureux hommage de reconnaissance à Leurs Excellences M. Gorémykine, ministre de l'intérieur, le prince Hilkof, ministre des voies et communications, le prince Golitzin, gouverneur du Caucase.

Cette mission, accomplie l'année dernière, a été consacrée moitié à la Caucasie du nord, moitié à la Transcaucasie. Je vous entretiendrai aujourd'hui de cette seconde partie de mon voyage, et, si vous le voulez bien, nous la diviserons en trois actes. Le premier se passera en Kakhétie, pour assister au célèbre pèlerinage d'Alaverdy. Le deuxième à Érivan et à Etchmiadzin, c'est-à-dire en Arménie russe. Le troisième à Gori et dans ses environs, là où la Géorgie prend le nom de Karthalinie.

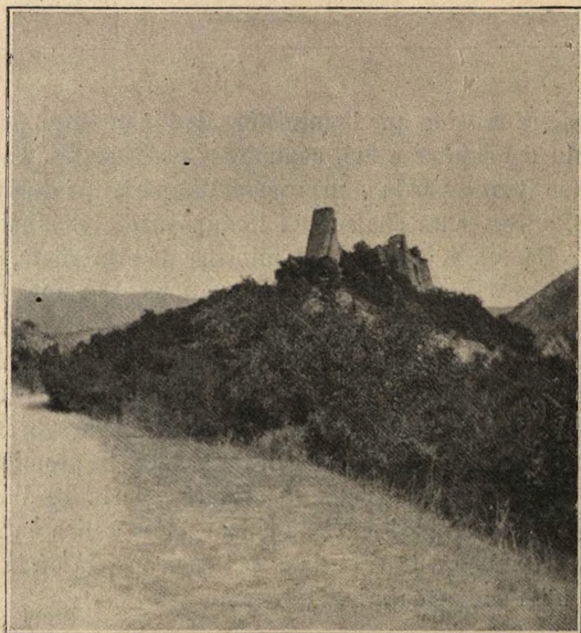
I

Pour gagner Alaverdy, suivons la route de Tiflis à Télaf; les 120 verstes, qui séparent ces deux villes, sont franchies en équipage de poste. Selon le désir du gouverneur du Caucase, j'étais accompagné du capitaine Dmitrief et escorté de schapars, c'est ainsi que l'on désigne les hommes de la police faisant leur service à cheval. Arrivé en Kakhétie, la route me parut d'abord monotone, mais bientôt elle devint charmante : je passai au pied d'une ancienne forteresse, Varpatissan, défendant un de ces nombreux défilés qui servaient de refuge aux Géorgiens pendant leurs guerres

1. Conférence donnée à la Société de Géographie dans la séance du 17 mars 1899.

incessantes avec les Persans. Je traversai le village Gourani habité par des Touchines appartenant à la famille des races géorgiennes.

Nous voici à 6 verstes de Télaf. Près la montagne Gombory, se trouve, dans une admirable situation, le monastère de Chouamti où je reçus l'hospitalité de l'évêque Kirion, un des rares archéologues géorgiens. L'église de ce couvent, construite à la fin du



RUINES SUR LA ROUTE DE TIFLIS A TÉLAF, ANCIENNE FORTERESSE.

(Photographie du baron de Baye).

XVe siècle ou au commencement du XVIe, ne manque pas d'intérêt. Elle a été érigée par Tinatine[1], épouse de Lévane II, roi de Kakhétie.

Arrivons bien vite à la ville de Télaf[2], située à 2,420 pieds audessus du niveau de la mer et comptant 13,753 habitants. On la

1. La reine Tinatine est morte en 1591.
2. Les Arméniens prétendent à tort que Télaf est une ville arménienne dont le nom signifierait bon séjour ; de *té*, signifiant ici, et *laf*, voulant dire bien. Les Géorgiens, les véritables fondateurs de Télaf, disent que ce mot tire son origine d'une essence de bois nommée en géorgien *téla*.

dit fondée vers la fin du IXe siècle ou le commencement du Xe par Kirik Ier, roi de Kakhétie (893-918). Néanmoins, elle n'est citée qu'à la fin du XIIIe siècle dans les chroniques géorgiennes.

Après la ruine de Grémi, par le schah Abbas, Télaf devint la résidence des rois de Kakhétie, et le roi de Géorgie[1], Héraclius II, y mourut. Les restes de l'ancienne forteresse, où se trouve le palais royal, subsistent encore. Télaf était jadis une ville purement géor-



MONASTÈRE DE CHOUAMTI, PRÈS TÉLAF (KAKHÉTIE).

(Photographie du baron de Baye.)

gienne; au XVIIe siècle, des Arméniens vinrent s'y fixer et adoptèrent la langue géorgienne.

Après la visite des monuments de Télaf, nous franchîmes encore 8 verstes pour arriver à Tzinondali. L'hospitalité nous fut offerte dans le pavillon impérial situé au milieu de 350 décitines de vignes appartenant aux apanages impériaux. Ce magnifique do-

1. David le Restaurateur réunit la Kakhétie au royaume de Géorgie.

maine fut cédé à la couronne par le prince Tchavtchavadzé au prix de 1,100,000 roubles. Un excellent accueil nous était réservé par un de nos compatriotes, M. de Massonneau, qui possède une merveilleuse collection d'armes et de tapis. Ses connaissances sur la culture de la vigne et la fabrication du vin sont fort étendues.

Arrivons bien vite au but de notre voyage. Le 14/27 septembre a lieu le célèbre pèlerinage au monastère consacré à saint Georges



TÉLAF (KAKHÉTIE), LA FORTERESSE.
(Photographie du baron de Baye).

et désigné sous le nom d'Alaverdy. Nous voulûmes y assister. L'affluence était considérable, non seulement de Géorgiens des plaines et des montagnes, mais aussi d'Arméniens et de Musulmans. Avant de vous dépeindre le caractère de cette fête, unique dans son genre, je désire, si vous me le permettez, vous donner quelques détails sur l'origine du nom Alaverdy.

D'après Vakhouchte, il proviendrait de *mots* géorgiens dégénérés :

Alvan, nom d'une région voisine habitée par des Touchines, et

gverdy, pente ou versant d'une montagne. Telle en est l'étymologie scientifique et peu connue. Une autre dérive de l'une des traditions populaires qu'on aime à entendre raconter dans ces pays où les temps passés ont semé partout le charme et la poésie. Je vous résumerai la légende d'Alaverdy, trop longue pour que je vous la narre en détail.

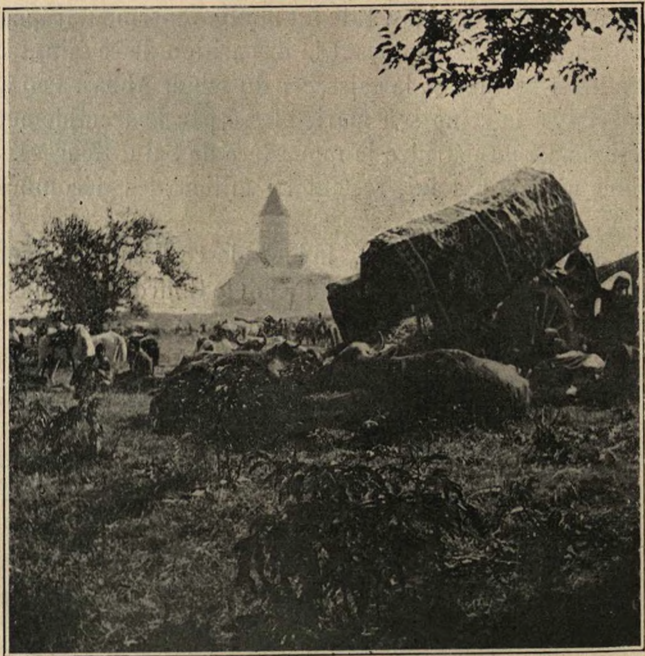
Le roi de Kakhétie était à la chasse, et la reine, demeurée dans son château de Télaf, portait un triste regard vers la coupole du monastère de Saint-Georges. Elle fut douloureusement frappée par la voix d'un mendiant annonçant la disparition de ce saint temple, l'invasion des Persans et la naissance du schah Abbas. Peu après, on rapportait à la reine son mari, blessé par le tremblement de terre qui venait de détruire le monastère de Saint-Georges. Seul, un moine n'avait pas fui, restant au milieu des décombres du saint lieu.

Schah Abbas naquit, en effet, le jour de ce désastre. Cinquante ans après, dans le dessein de conquérir le Gourdjistan, il envahit la Kakhétie. Un certain Khio, valeureux chevalier géorgien, envoyé par son roi, apporta en présent au frère de la lune un panier de fruits. Le schah, après qu'il eut mangé une belle pomme, creusa du bout de son sabre un trou dans la terre, y jeta les pépins et fit dire au roi de Géorgie qu'il ne quitterait pas son royaume avant d'avoir goûté aux fruits produits par les arbres sortis de ces semences.

Khio jura la vengeance et le salut de son pays. Avant de se rendre au camp du roi, il alla trouver sa femme, la plus belle et la plus vertueuse parmi les Géorgiennes, elle se nommait Korochina.

Entre tous les chefs de l'armée d'Abbas, le khan Alla-Verdy se distinguait par son courage, il remportait toujours la victoire. Khio connaissait le tempérament d'Alla-Verdy, et, sacrifiant à sa patrie ce qu'il avait de plus cher au monde, supplia sa femme de se rendre auprès du khan, espérant que celui-ci, séduit par sa beauté, abandonnerait Abbas et porterait secours à l'armée géorgienne. Korochina obtempéra au désir de son mari. Frappé de sa beauté, le Persan accepta en effet d'agir contre son chef. Mais, craignant qu'il ne tînt pas sa promesse, l'héroïne voulut le tuer. Alors elle vit en songe un vieillard qui lui défendit de le mettre à mort, en lui annonçant que cet Alla-Verdy sauverait la Géorgie et ferait reconstruire le temple de Saint-Georges. Le lendemain, le khan par-

tit chasser au faucon dans la direction du dit monastère. Vers la fin de la chasse, le cavalier se heurta contre les ruines du cloître. Son oiseau de proie était allé se cacher sous les haillons d'un pauvre vieillard qui priait Dieu. Le khan voulut frapper l'ermite de son sabre. Mais, au moment où la lame allait atteindre ses cheveux blancs, elle se brisa; le cavalier tomba de sa monture et eut la main paralysée. Alla-Verdy s'humilia et promit au moine que,



PÈLERINAGE D'ALAVERDY, UN CAMPEMENT.

(Photographie du baron de Baye.)

si l'usage de la main lui était rendu, il consacrerait sa vie au service du peuple géorgien. Le moine exauça sa prière et un premier rayon du christianisme illumina les ténèbres de l'âme du musulman. Le soir même, l'ermite envoya Khio pour avertir le roi qu'Alla-Verdy était gagné à sa cause.

Les armées se rencontrèrent. Alla-Verdy, à la tête des Géorgiens, se rua contre les Persans qui furent défaits et prirent la fuite. La Géorgie était sauvée.

Khio avait été tué dans la mêlée et la belle Korochina épousa Alla-Verdy.



MONSEIGNEUR FLAVIAN, EXARQUE DE GÉORGIE.

Le Persan converti mourut en chrétien, destinant ses immenses trésors à la reconstruction du monastère de Saint-Georges, connu depuis sous le nom d'Alaverdy.

Bientôt le monastère sortit de ses ruines et reprit son antique splendeur. Les Géorgiens vinrent en foule pour la consécration du saint édifice apportant chacun, selon l'usage local, un mouton et un bourdiouk, c'est-à-dire une outre de vin. Comme on avait l'habitude, avant de boire à la santé des convives, d'invoquer le nom d'un saint, le vieil ermite courbé sous le faix des ans, témoin



PÈLERINAGE D'ALAVERDY,
GÉORGIEN PORTANT UN MOUTON DESTINÉ A ÊTRE SACRIFIÉ.

(Photographie du baron de Baye.)

de la chute et de la reconstruction du temple, invita les assistants à évoquer le nom d'Alla-Verdy. Pour la première fois, ce nom retentit en ce lieu. Les Géorgiens adoptèrent cette acclamation qui leur devint chère, acclamation conservée à travers les siècles et gravée sur les coupes nommées « azarpèches » qui, dans les festins, passent de main en main et dans lesquelles toutes les lèvres puisent le vin.

Cette légende explique à la fois l'origine du mot Alaverdy tant

de fois répété dans les repas, et du nom donné au monastère où nous allons nous rendre.

La veille et l'avant-veille du 27 septembre, les routes sont encombrées de caravanes affluant de toutes parts vers l'église d'Alaverdy, située à 20 kilomètres de Télaf, dans la vallée de l'Alazan. Les arbas, couvertes de tapis orientaux, traînées par des buffles, se succèdent lentement ; elles portent des femmes tatares voilées,



PÈLERINAGE D'ALAVERDY, GROUPE DE KISTINES.

(Photographie du baron de Baye.)

ou des princesses géorgiennes. Les princesses, aux yeux en amande et aux longues boucles noires, ont revêtu leurs plus brillants ajustements. Les princes caracolent sur leurs montures. On traverse des villages et des jardins où les vignes grimpent capricieusement aux arbres, les parant de leurs feuilles rougissantes et garnissant leurs branchages de pampres noirs ou dorés. A travers un nuage de poussière, la cathédrale d'Alaverdy apparaît, émergeant de la noire enceinte de murailles crénelées ; sa silhouette blanche et hardie se profile éclatante sur un ciel admirablement bleu.

Quinze mille pèlerins, accourus de loin et de près, ont jeté la vie dans cette grande solitude. Les troupeaux de moutons forment des tas neigeux surmontés d'une forêt de cornes longues et recourbées. Les buffles indolents se reposent. Les chevaux nombreux sont attachés aux arbres. Les gens qu'ils ont amenés dorment sous leurs pittoresques campements, ou bien se précipitent en masse du côté de la fête. Ce concours immense de populations si variées forme un



PÈLERINAGE D'ALAVERDY, GROUPE DE TOUCHINES.
(Photographie du baron de Baye.)

remous humain. L'œil ébloui d'un tel spectacle s'arrête sur les parures des femmes et les armes des hommes brillant au soleil.

Ce monastère aurait été fondé au VI[e] siècle par saint Josèphe, un des treize pères syriens. Au IX[e] siècle, la cathédrale fut érigée dans le style qu'elle a conservé jusqu'à ce jour. En 1530, un violent tremblement de terre détruisit la coupole qui, peu après, fut réédifiée.

Au XVII[e] siècle, dans l'intérieur de l'enceinte, il existait un palais habité par les khans qui administraient la Kakhétie sous le règne

du schah Abbas. Ce palais est détruit. Mentionnons que, malgré les vicissitudes des temps et les invasions successives, la sacristie de la cathédrale conserve encore des objets d'art du plus haut intérêt.

Mais revenons au pèlerinage. Dès la veille, on sacrifie ou on lâche dans l'enceinte des poules et surtout des coqs, apportés comme offrandes. On leur coupe le cou pour asperger de leur sang les murailles extérieures.

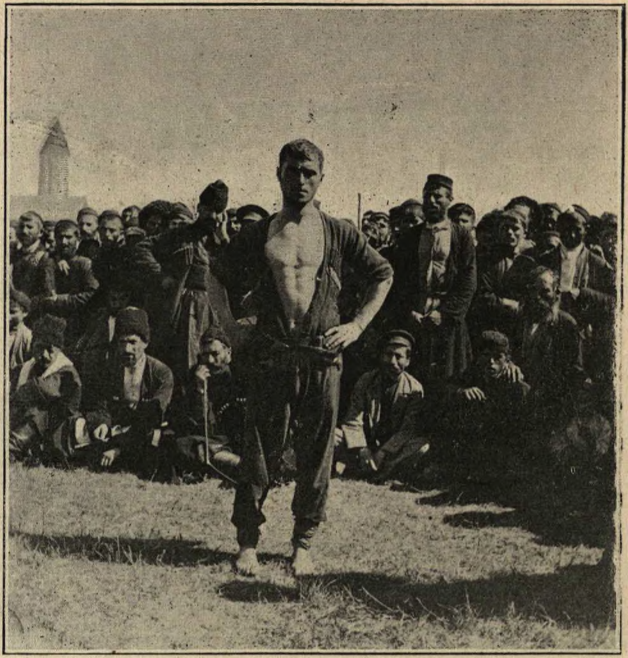


PÈLERINAGE D'ALAVERDY, FEMME PCHAVE.
(Photographie du baron de Baye.)

Les alentours du couvent forment un immense camp. Les pèlerins passent la nuit soit sous des tentes, soit sous des huttes de branchages, d'autres sur des arbas. Dès le matin, cette fourmilière humaine se met en mouvement. L'exarque de Géorgie arrive, précédé de son étendard, les cloches sonnent, des chœurs sont chantés et ces sons se mêlent aux bruits de la foule. On se prosterne sur le passage du prélat.

Pendant la célébration de l'office, les pèlerins vont prendre dans le troupeau qu'ils ont amené des moutons pour les sacrifier. Un

moine géorgien les bénit, puis, avec un cierge, brûle en forme de croix la laine sur la tête de l'animal. Ensuite, après lui avoir tranché la tête, on offre au monastère la toison et le tiers de la chair de la victime. C'est ainsi que durant le pèlerinage, 750 moutons et 2 bœufs ont été immolés. Du reste, les coutumes usitées sont pour la plupart païennes, comme, par exemple, celle d'entourer d'un gros fil les murs extérieurs de l'église. Depuis des siècles, se réu-



PÈLERINAGE D'ALAVERDY, UN LUTTEUR GÉORGIEN.
(Photographie du baron de Baye.)

nissent ici, une fois par an, non seulement les Géorgiens de Kakhétie et de Karthalinie, mais encore des montagnards et des mahométans d'origines diverses.

Sortons de l'enceinte par la grande porte surmontée du clocher à la droite duquel se trouve une assez pauvre habitation où l'exarque a élu domicile.

Voici des groupes de Kistines, autrement dit des Tchétchènes, du versant méridional du Causase, pour la plupart mahométans. Les femmes portent des corsages ruisselant de parures.

Plus loin nous voyons des Khevsoures; ils ne descendent pas des croisés, comme on le suppose généralement, mais représentent des Géorgiens montagnards, chrétiens qui n'ont du culte que les marques extérieures.

Plus loin encore, nous apercevons des Touchines et des Pchaves, Géorgiens envoyés jadis dans les montagnes pour former une barrière contre les Lesghiens du Daghestan. Les Touchines ont conservé



PÈLERINAGE D'ALAVERDY, COMBAT ENTRE UN GÉORGIEN ET UN TATARE.
(Photographie du baron de Baye.)

la plus ancienne et la plus pure langue géorgienne. Les Khevsoures et les Pchaves[1] portent souvent encore des cottes de mailles et se servent de boucliers; les auteurs musulmans les nomment Kara-Kalkany, ce qui signifie les noirs boucliers.

Au milieu de ces éléments divers, les Géorgiens de la plaine forment de nombreux groupes. Ici, l'on dîne en chantant; là, on danse la lesghinka. Ici, l'on écoute un mestviré qui, sur un rythme

1. Mentionnés dans les anciennes annales géorgiennes sous le nom de Pkhovely.

monotone, psalmodie de vieilles légendes en vers; là, un cercle entoure des lutteurs. Un Géorgien réputé pour sa force se prépare au combat contre un Tatare. Les assistants se passionnent pour ces combats corps à corps, ils se tiennent par la ceinture jusqu'à ce que le plus fort ait terrassé son adversaire. Les gardiens de la fête (quelle curieuse police !) ont de la peine à contenir les assistants qui, volontiers, prendraient parti pour l'un ou l'autre des combattants et en viendraient aux mains.



PÈLERINAGE D'ALAVERDY, LA POLICE.
(Photographie du baron de Baye.)

Les pugilats, les danses, les repas accompagnés de copieuses libations donnent un caractère de gaieté très pittoresque à cette foule qui perpétue annuellement les anciennes coutumes locales, mélange de paganisme et de christianisme, d'amusements profanes et de préoccupations religieuses, de chants, de danses, de musique entraînante et douce, de combats féroces. La journée se termine parfois tragiquement, car tous ces hommes sont armés et beaucoup subissent l'empire du vin.

Les Arméniens vont là uniquement pour gagner de l'argent.

Les musulmans sont les plus curieux à observer :

Lesghiens venus du Daghestan, Tatares des districts de Télaf et de Zakataly, restes des Hordes de Mongolie fortement mélangés avec des indigènes. Les femmes tatares, couvertes de bijoux, sont, à l'aide d'une étoffe, littéralement muselées. En prononçant ce mot de Tatares, je me sers d'un terme vague, s'appliquant à une quantité de populations de la Transcaucasie, si enchevêtrées les unes



PÈLERINAGE D'ALAVERDY, GROUPE DE FEMMES TATARES.

(Photographie du baron de Baye.)

dans les autres qu'il est difficile de les classer scientifiquement. Il existe même des Géorgiens convertis à l'islamisme vers le XVe siècle, ils ont pris le costume et la langue des Tatares.

J'ai été frappé de voir tous ces mahométans accourus vers ce vieux sanctuaire prendre part à une fête chrétienne, sur le sol même où le croissant et la croix, symboles ennemis, se sont disputé la suprématie politique et religieuse ; sur ce sol où, depuis sainte Nina, l'illuminatrice de la Géorgie, des torrents de sang ont été versés par

les valeureux Géorgiens pour leur patrie et pour leur foi. Et voilà que ces peuples, hier encore ennemis, viennent maintenant, mus par une attraction invincible, vers un même sanctuaire pour s'associer aux mêmes cérémonies que les chrétiens. Je vous avouerai que je fus vivement impressionné en voyant ces musulmans pénétrer en masse, spontanément, dans la cathédrale; les hommes conservant leur coiffure, les femmes surchargées de parures, tous portant un



PÈLERINAGE D'ALAVERDY, JEUNE FILLE TATARE.
(Photographie du baron de Baye.)

passage du Coran en guise d'amulette. Ils avaient des regards interrogateurs, des regards d'enfants émus, éblouis par la splendeur du lieu; le trouble de leur âme se traduisait par l'expression de leurs visages. Naïvement, ils frottaient de leurs mains ces vieux murs encore chargés de fresques et se frottaient ensuite le corps de la même manière.

En les considérant, mes regards se portaient plus haut jusqu'à ces rangées de saints, peints sur les murailles, selon la manière byzantine, dans leur pompeux apparat, mais mutilés à coups de sabre

lors des invasions. Puis, reprenant mes observations, je voyais ces musulmans se prosterner devant les reliques de saint Joseph, jeter un baiser sauvage à l'image de saint Georges, debout dans une auréole d'or, de rubis et de turquoises. Le baiser d'un musulman sur l'icône du protecteur de la Géorgie chrétienne est une énigme, car, à côté de l'action matérielle, il y a l'impulsion morale.

Près du portail, je photographiai une jeune fille tatare parée comme une châsse, elle faisait partie d'une nombreuse bande de



PÈLERINAGE D'ALAVERDY, GÉORGIENNES PRENANT LEUR REPAS.
(Photographie du baron de Baye.)

pèlerins. Pour quelques roubles, j'achetai d'elle les bijoux qui m'intéressaient, et je suivis la jeune Tatare et sa famille. Poussés soit par un retour vers l'atavisme, soit par un sentiment d'impulsion aussi indéfini que profond, ils allaient sans comprendre, vénérer ces antiques vestiges, ces monuments historiques. Ils couraient faire brûler des cierges, puis leurs yeux scrutateurs s'arrêtaient çà et là, tout les frappait, mais tout restait incompris; ils se prosternaient gauchement et, se relevant, regardaient immobiles et rêveurs les lueurs des cierges.

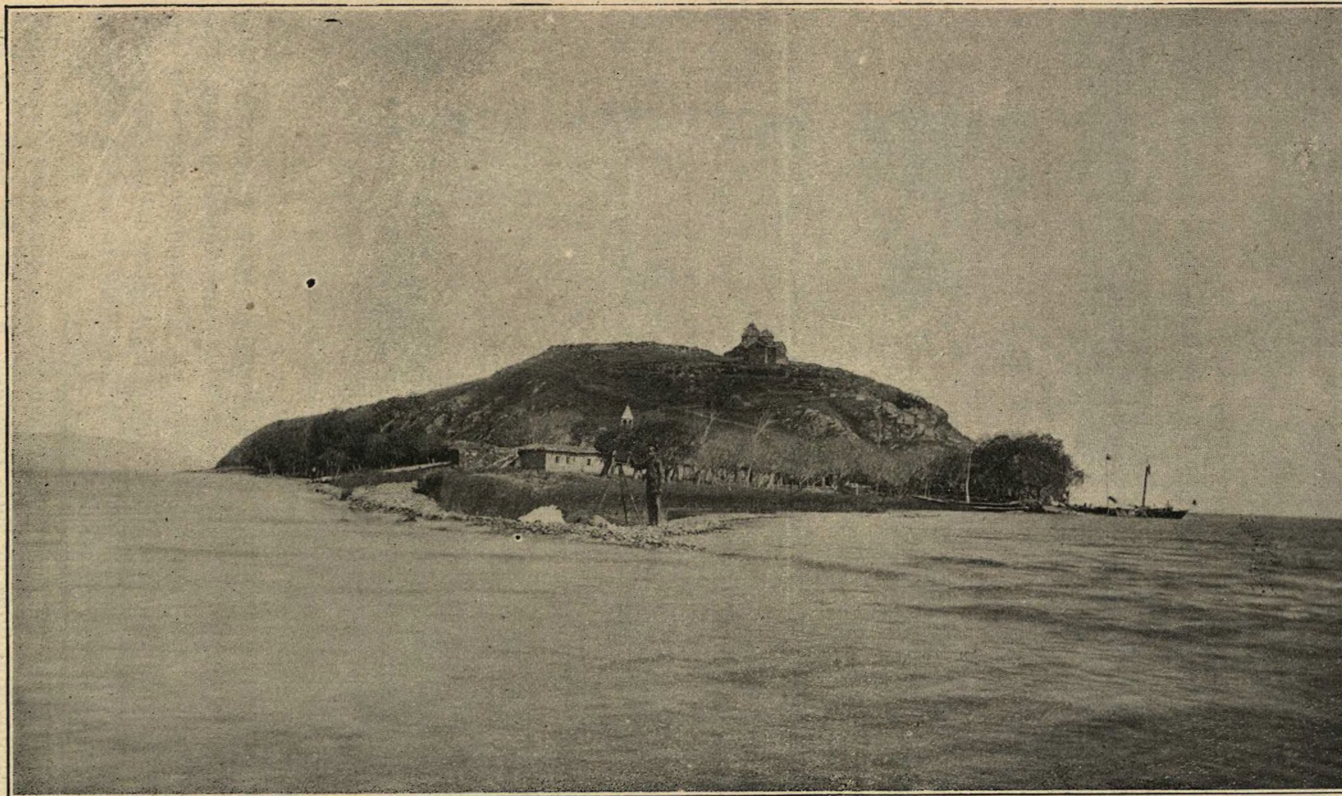
Dans ces gestes il n'y avait rien d'imitatif, car, aussitôt la cérémonie terminée, les Géorgiens étaient partis pour manger, boire et chanter, l'odeur de l'encens s'était déjà évaporée. Le grand monument, fier dans sa vétusté, survivant des invasions, des tremblements de terre, des injures des siècles, témoin de combats sanglants, souillé et profané par les musulmans barbares, recevait, dans son silence et dans sa majesté, l'audience muette de ces musulmans accourus de si loin. Ils ne venaient plus exiger à main armée le tribut du Géorgien et piller ses richesses, mais promener en ces lieux leur âme vaguement inquiète, sacrifier des moutons, des coqs, brûler des cierges et surtout s'incliner devant ces symboles qui, malgré des siècles de luttes, de haine, sont restés debout comme un rempart impérissable de la civilisation contre la barbarie asiatique.

II

Pour se rendre de Tiflis à Erivan, on parcourt les 88 premières verstes en chemin de fer, on quitte le wagon à la station Axtafa, près d'un village tatare, pour continuer la route en voiture de poste. On traverse d'abord un pays plat; la première station « Ozountala » est habitée par des Tatares, la deuxième « Karavanséraï », par des Arméniens. A partir de ce relai, on longe le cours inférieur de la rivière Axtafa, la vallée devient alors très pittoresque, surtout aux environs de Délijane habité par des Tatares, des Molokans et des Arméniens.

Après avoir passé Délijane, la route escalade les montagnes de Shah-Dagh couvertes d'épaisses forêts, et le col d'Echek-Maïdan à une hauteur de 2,170 mètres. Nous voici au village de Siméonovka, peuplé de Molokans, sectaires russes exilés au Caucase. Tout à coup, on aperçoit le lac Gok-Tcha[1] encadré dans des montagnes de porphyre. Le coup d'œil est grandiose, mais triste. Cette nappe d'eau d'un bleu sombre, presque noir, mesure 70 verstes de longueur et 30 dans sa plus grande largeur. Des rochers à l'aspect désolé l'entourent; la route qui y accède,

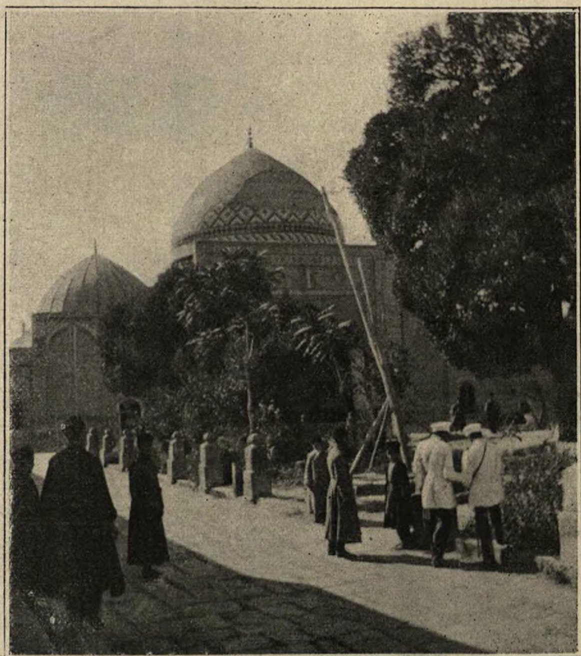
1. Lac Gok-Tcha ou Sévanga, 1,932 mètres d'altitude. Les Turcs appellent ce lac « Koutche-Daria », la mer bleue; les Persans « Deria-i-chirin », le lac doux; les Arméniens « Kiegharkounik », village royal. On le nomme aussi en arménien « Dzov-Kiéghamaï », la mer de Kiégham, du nom d'un roi d'Arménie.



LE MONASTÈRE ARMÉNIEN SÉVANGUÉ, SUR LE LAC GOK-TCHA.

pratiquée en lacets dans le flanc de la montagne, très sûre actuellement, était autrefois justement redoutée : passage du Gok-Tcha, dit un ancien dicton arménien, passage de mort.

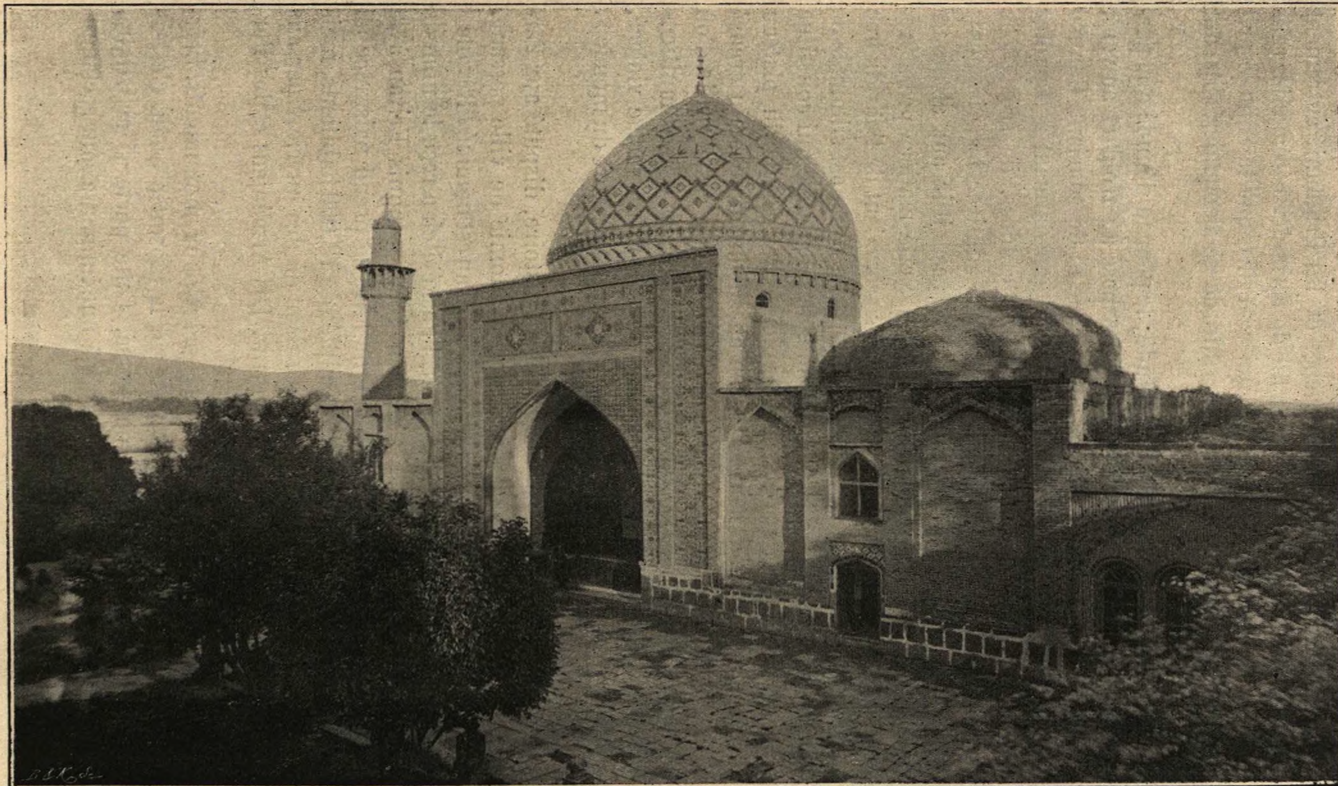
Dans une île, se trouve un couvent arménien nommé Sévangué. Les portes de l'église, sculptées sur bois, sont célèbres par leur antiquité et leur travail tout à fait remarquable. Des Anglais ont voulu les acheter, les moines s'y sont refusés. Ce refus ne les a



ÉRIVAN, MOSQUÉE GHÉU.
(Photographie du baron de Baye.)

sans doute pas découragés, car, peu de temps après, les portes furent volées par des Kurdes. Celui qui avait opéré mourut subitement. Les Kurdes, considérant sa mort comme une punition, rendirent les portes au couvent et les Anglais durent s'en passer.

Toujours sur les bords du lac, se trouve un relai à Elénovka, village triste dans une morne nature. Il y a là 360 maisons habitées par des Russes appartenant à trois sectes religieuses : les Soubotnik, dont le culte ressemble à celui des Juifs; les Mo-



ÉRIVAN, MOSQUÉE GHÉU.

lokans[1], buveurs de lait en carême, et les Prigouni, autrement dits sauteurs. Ces derniers, à la fin de certaines cérémonies religieuses, se mettent à sauter, ce qui veut dire que le Saint-Esprit est descendu sur eux. Il est permis de se demander s'ils ont l'esprit sain.

Nous sommes à une grande altitude; le plateau dénudé que parcourt le chemin d'Elénovka à Erivan, exposé au froid et au vent, brûlé par le soleil, n'a rien de pittoresque ni de souriant. Comme consolation, les géologues et les archéologues aiment à s'arrêter au milieu de ces solitudes couvertes de cendres, de scories, de débris volcaniques de toute sorte, pour admirer les gisements d'obsidienne d'une grande capacité, et recueillir aux alentours des armes et des instruments taillés dans cette matière première. Nous savons que les anciens Mexicains se servaient de l'obsidienne pour la fabrication de ces mêmes objets. La route est sillonnée de charrettes contenant d'immenses blocs de sel gemme qui constitue une des richesses du pays. Nous voici à l'extrémité du plateau aride, nous descendons vers Erivan en suivant un chemin creusé dans les rochers. Cette ville apparaît comme un vaste jardin d'où émergent la coupole brillante d'une église et les dômes multicolores des mosquées. Comme fond du décor, un nuage violacé, surmonté d'une pyramide de neige, l'Ararat, « la mère du monde ». Ce panorama est vraiment grandiose.

Erivan, dont je n'ai pas à vous faire l'histoire, disputé aux Persans par les Turcs, a conservé sa physionomie de ville persane. Situé à 3,229 pieds au-dessus de la mer, Erivan est nommé « Révane » par les auteurs orientaux. Le général Paskévitch a reçu le nom de Paskévitch-Erivansky pour avoir, en 1827, conquis Erivan à la Russie. La rivière Zanga, affluent de l'Araxe, prend naissance au lac Gok-Tcha et arrose cette ville peuplée de 18,000 habitants, mais ce chiffre monte à 28,000 dans la saison où des ouvriers persans viennent y séjourner temporairement. Les Arméniens et les Persans sont à peu près en nombre égal.

Passons rapidement en revue les principaux monuments. Lorsqu'on se trouve en face de la porte de la mosquée Ghéu, c'est-à-dire bleue, on se croirait en Perse. Cette porte si artistique, flanquée d'un minaret, donne accès à une immense cour rectangu-

1. De *moloko* (lait).

laire. Au milieu des deux côtés de la largeur, se trouve une mosquée; au nord, celle pour l'été; au sud, celle pour l'hiver. Les deux longueurs du rectangle sont formées d'une épaisse muraille dans laquelle se trouvent des cases servant de logement aux moulla et aux moines. Le milieu de cette vaste cour est occupé par un grand bassin pour les ablutions, entouré d'un jardin ombragé par des arbres séculaires (*ulmus campestris*, var. *umbraculifera*)



AU BAZAR D'ÉRIVAN, TATARES ET ARMÉNIENNES.
(Photographie du baron de Baye.)

nommés en persan « nalbandé ». Voilà le passé d'Erivan, voilà son histoire et la perpétuation de la civilisation asiatique immuable et endormie. Les mosquées ne sont plus que des témoins de son antique splendeur et de sa suprématie, et les moulla nous apparaissent figés dans cette immobilité matérielle et morale, imposée par leur religion.

Le sang, ce sang agissant de fils de races jadis dominatrices, vous le retrouvez au maïdan, au bazar, chez les Persans qui s'adon-

nent au commerce, chez ces Tartares qui travaillent comme des bêtes de somme. Ces éléments trouvent une concurrence chez les Arméniens, plus vifs, spéculateurs consommés, mettant à profit la stabilité établie par la Russie, et prospérant sur les ruines de la puissance persane; ils utilisent, monopolisent entre leurs mains les richesses locales et font travailler l'indigène à leur profit. Le bazar est bien curieux. Au milieu de ces Tatares porte-faix (mou-



AU BAZAR D'ÉRIVAN, TATARE PRENANT LE THÉ.
(Photographie du baron de Baye.)

cha), de ces marchands arméniens et persans, j'ai vu des Nestoriens et des Kurdes.

Il existe deux karavansérai à Erivan; l'un d'eux[1] contient une fabrique de poteries où l'on vend annuellement pour plus de 8,000 roubles de marchandises; elle ne fonctionne que trois mois de l'année; plus de 50 Persans y sont employés; ils aiment à couvrir les vases d'un émail bleu turquoise.

Mentionnons encore une mosquée qui ne sert plus au culte et qui tombe en ruine; on la nomme « Kala Metchedé », c'est-à-dire

1. Ce karavansérai nommé « Gourdjy » est très ancien.



ÉRIVAN, MOSQUÉE DE LA FORTERESSE. (Photographie de M. Dadianz.

mosquée de la forteresse. Ce monument pourrait encore être sauvé; il le mérite, car il est un beau spécimen de l'art persan. Malheureusement, les Anglais qui viennent en Transcaucasie s'acharnent à dégarnir ces vieux murs de leur revêtement resplendissant de briques émaillées.

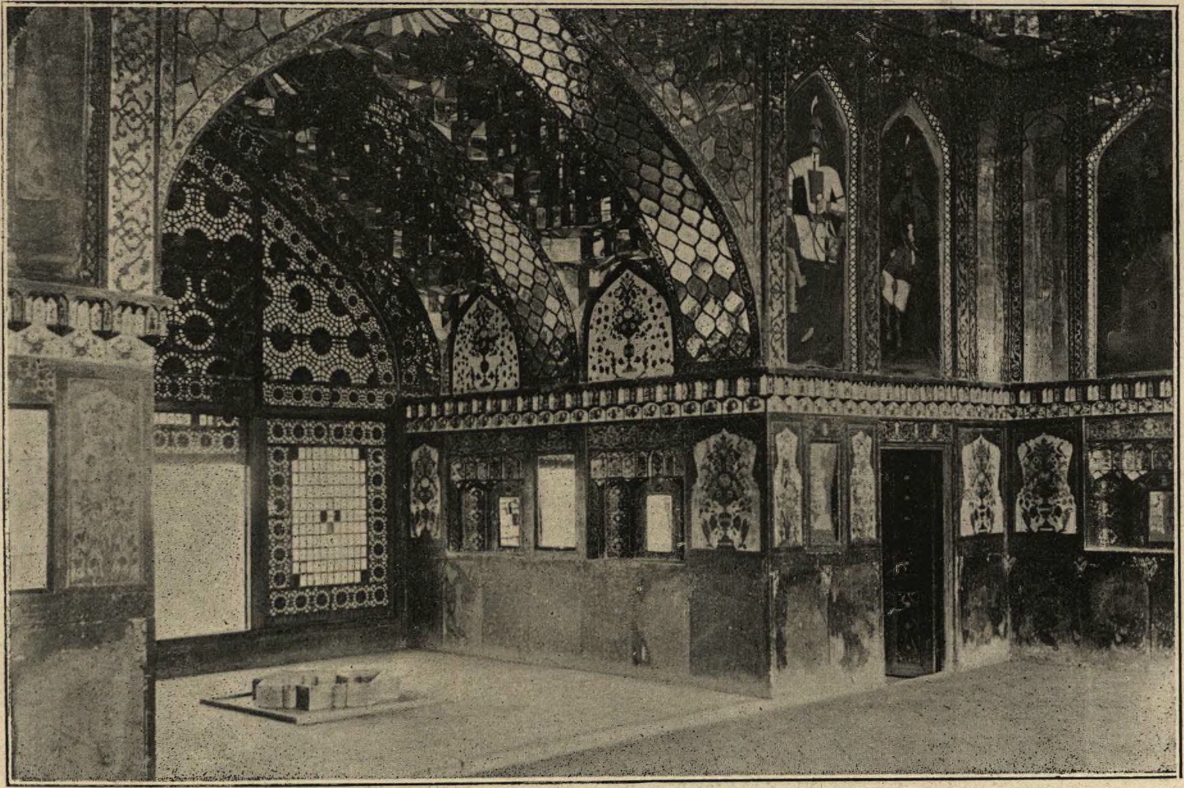
Voici un autre édifice digne d'être visité, c'est le palais des Sardares, gouverneurs d'Erivan sous la domination persane. La



ÉRIVAN, FABRIQUE DE POTERIES.
(Photographie du baron de Baye.)

salle des glaces en est la curiosité principale. De la grande fenêtre, on embrasse une belle vue. A vos pieds serpente la Zanga, au delà, on voit les admirables jardins des Sardares qui contenaient des pavillons, des bains, des caves richement ornés dans le goût persan. Tous ces monuments ont malheureusement été détruits il y a trois ans. Enfin, dans le lointain, une nuée rose cache la base mais ne voile pas le sommet de l'Ararat.

C'est avec un descendant des Sardares d'Erivan nommé Agha-



ÉRIVAN, PALAIS DES SARDARES, SALLE DES GLACES. (Photographie de M. Dadianz.)



ÉRIVAN, VUE DU JARDIN DES SARDARES ET DE L'ARARAT. (Photographie de M. Dadianz.)



MONASTÈRE D'ETCHMIADZIN.

Khan-Erivansky que j'ai fait l'excursion obligatoire à Etchmiadzin[1].

Pour y arriver, on passe près des rizières, on traverse des espaces désolés et arides; parfois on voit de ces plantes rougeâtres qui trahissent la présence du sel dans la terre. Quelques champs de cotonniers[2] indiquent que l'on approche du village Vagarchapate. Sainte-Ripsine, ancienne église abandonnée, actuellement en voie de restauration, entourée de murs noirs, apparaît tout d'abord. Cette église a servi de refuge à des faux monnayeurs.



UN CAMPEMENT DE KURDES.
(Photographie du baron de Baye.)

Nous voici au couvent d'Etchmiadzin, tout étranger y est le bienvenu; et je ne saurai assez dire combien les moines, presque tous évêques, ont été, à mon égard, aimables et empressés. Malgré ma reconnaissance, je dois être sincère avec mes auditeurs. Ce couvent m'a paru être plutôt un centre politique qu'un centre religieux.

1. A 18 verstes à l'ouest d'Erivan.
2. Les environs d'Erivan produisent annuellement près de 2,000 pouds de coton.

Le Catholicos est un très respectable vieillard qui reçoit les étrangers avec affabilité ; il possède un esprit très fin, très diplomate ; on dit que dans ses sermons il parle volontiers par paraboles. On rapporte que dans une audience il fit la réponse suivante à l'empereur de Russie qui lui exprimait son désir de voir les Arméniens se joindre à l'Église orthodoxe. « Les diverses Églises forment comme une corbeille de belles fleurs dont chacune exhale un parfum agréable à Dieu. »



KURDES VENANT D'AYRIDJA ET ALLANT HIVERNER AU PIED DE L'ARARAT.
(Photographie du baron de Baye.)

La plaine où est situé le monastère se trouve à 2,837 pieds au-dessus de la mer. D'épaisses murailles entourent l'académie ecclésiastique, les cellules très confortables des moines, la bibliothèque, la maison du Catholicos et la cathédrale. Une tradition fait remonter la fondation de cet édifice au IVe siècle, mais il ne conserve aucune trace de cette lointaine origine ; il apparaît comme un monument du XVe siècle, époque qui correspond à la date du transfèrement du siège patriarcal à Etchmiadzin (1441). Les peintures murales de la coupole sont inspirées de l'art persan.

L'antiquité des reliques conservées dans la sacristie, principalement la sainte lance, a été contestée par des savants beaucoup plus compétents que moi en la matière[1]. Les archives du monastère ayant malheureusement disparu, il n'existe aucun renseignement sur les objets réunis dans le trésor. En ces murs on a peu souci des études archéologiques, historiques et artistiques; toutes les préoccupations sont pour les temps présents et les ques-



FILLE KURDE.
(Photographie du baron de Baye.)

tions d'actualité. Ceux qui soupçonnent qu'il se trouve là de grandes sympathies pour l'Angleterre pourraient bien ne pas se tromper. Dans tous les cas, l'Angleterre fait tout pour les provoquer sur ce sol voisin de la Turquie d'Asie. Les nombreux Anglais soi-disant excursionnistes, chasseurs, ou hommes d'affaires qui se rendent en Transcaucasie ont peut-être d'autres pensées que de déshabiller les mosquées, de tuer un rare gibier, de fonder des

1. F. de Mély, *Les reliques de Constantinople au XIII*e *siècle. La Sainte Lance* (*Extr. de la Revue de l'art chrétien*, 1897).

usines et d'exploiter des mines. Ces pensées, je les laisse deviner à ceux qui font de l'ethnographie politique. Si nous avons plaint les Arméniens de Turquie, et si nous avons été indignés des massacres dont ils ont été victimes, nous devons reconnaître que les Arméniens sujets russes sont très heureux. Ils s'enrichissent de jour en jour, grâce à leur génie des affaires et aussi grâce à la pacification de la Transcaucasie par la Russie. Il semble que,



KURDES VENANT D'AYRIDJA ET ALLANT HIVERNER AU PIED DE L'ARARAT.
(Photographie du baron de Baye.)

jouissant de nombreux privilèges, la sagesse devrait leur interdire d'avoir des vues et des tendances non conformes à celles du gouvernement qui leur permet de prospérer dans une telle proportion. Dans la Transcaucasie, le commerce, les banques, la presse sont presque exclusivement entre leurs mains.

Avant de quitter Erivan, nous avons visité, près du village de Tokmakkhan, un campement de Kurdes nomades. Ces Kurdes venaient d'Ayridja et allaient hiverner avec leurs troupeaux au pied de l'Ararat. Parmi cette petite bande, j'ai remarqué des types

bien curieux, entre autres une jeune fille aux traits un peu durs, mais d'une grande régularité, au maintien plein de dignité quoiqu'elle fût couverte de haillons.



KURDES DE LA SECTE DES YÉSIDES, ADORATEURS DU DIABLE.

Les enfants sont transportés dans des sacs pendant de chaque côté d'un âne. Les Kurdes de la Transcaucasie habitent principalement près des frontières de la Perse et de la Turquie. Ils sont

pour la plupart mahométans-sunnites, mais plusieurs centaines appartiennent à la secte Yésides[1]. On regarde ces dernières avec une sorte d'épouvante comme étant les adorateurs du diable. Le temps ne nous permet pas de vous retenir plus longtemps aux environs d'Erivan. Passons à la troisième partie de notre séjour en Transcaucasie.

III

La troisième et dernière phase de notre séjour en Transcaucasie nous a conduit en Karthalinie. A Gori, nous avons été, le capitaine



GORI, RUINES DE LA FORTERESSE.
(Photographie du baron de Baye.)

Dmitrief, notre confrère M. Krafft et moi, les hôtes du général prince Amilakvari, dans cette même maison où l'hospitalité est légendaire, où, en 1869, le prince recevait M. Félix Faure qui y a

1. Yésides veut dire « priant le Diable ». Ces gens croient en Dieu, mais ne le prient pas parce qu'il est bon. Ils prient le Diable parce que c'est une puissance qu'il faut ménager.

laissé de si précieux souvenirs et dont la perte a été si vivement sentie dans les deux pays amis.

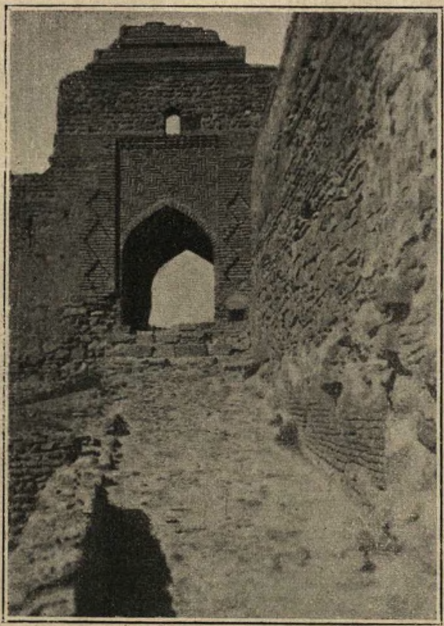


LE GÉNÉRAL PRINCE AMILAKVARI.

Gori[1] est après Tiflis la seconde ville de Géorgie. Elle eût été la pre-

1. Gori tire peut-être son origine de gora, mot géorgien signifiant colline.

mière si des considérations politiques n'avaient pas fait surgir Tiflis au débouché de la route de Perse. Gori, situé sur la rive gauche de la Koura, au confluent des rivière Medjouade et Liakva, compte 6,645 habitants, en majeure partie Arméniens, bien que la ville soit géorgienne. Les maisons sont groupées au pied d'une montagne conique s'élevant au milieu de la plaine. Il y a peu d'années, toute une rue a été emportée par les eaux tumultueuses de la Liakva. Le sommet de la montagne forme un petit plateau encerclé



FORTERESSE DE GORI, PORTE DE STYLE PERSAN.
(Photographie de M. Krafft.)

par les ruines imposantes d'une ancienne forteresse. La position de la ville, sur la route de l'Imérétie, donne à penser que cette forteresse existait avant que les Arméniens s'y fussent installés. Les uns attribuent la fondation de Gori à l'illustre reine Tamara[1] (1184-1212), d'autres, au roi David le Réparateur (1074-1130). Dans tous les cas, la date du XIIIe siècle peut être maintenue. Cette

1. Voir la légende de la fondation de Gori : Baron de Baye, *En Géorgie*, 1898, p. 64 (extr. de la *Revue de Géographie*).

forteresse conserve une porte dans le style persan qui témoigne de la domination de ces ennemis séculaires des Géorgiens.

Le bazar de Gori offre un intéressant caractère oriental. Comme à Tiflis, on y rencontre des Arméniens et des Géorgiens, la taille entourée d'une épaisse ceinture d'argent. Ils tiennent beaucoup à cette parure nationale et ils l'achètent aussi riche, aussi belle, aussi lourde que possible, et la conservent précieusement. Ils agis-



GORI, ANCIENNE MAISON.
(Photographie du baron de Baye.)

sent ainsi dans la pensée que s'il perdent, dépensent ou gaspillent tout leur avoir, il leur restera du moins sur eux un objet qui pourra être vendu pour payer leur funérailles. En somme, ils ont sur eux le prix de leur enterrement; ce n'est pas banal. Mais, croyez-le bien, la ceinture en question ne semble pas leur rappeler son dernier usage, car ils la portent avec fierté et gaieté.

Je fus frappé à la vue de couronnes pendues à des boutiques, couronnes en clinquant, brillantes d'or, d'argent et de couleurs éclatantes. Les mêmes couronnes étaient chères ou bon marché



GORI, COIFFURE DE MARIAGE.
Photographie de M. Krafft.)

selon qu'elles étaient vendues par un Géorgien ou un Arménien. J'en achetai deux (car on les vend toujours par paire), et je demandai quel en était l'usage. Ce sont des couronnes de mariage[1]. Ce n'est pas la matière dont elles sont faites qui les rend remarquables, mais leur forme byzantine. Voilà un fait bien curieux. Au lieu d'être en clinquant, si elles étaient en orfèvrerie et en pierreries ; au lieu d'être modernes, si elles étaient anciennes, on penserait



ÉGLISE DE SION, PRÈS ATHENI, ENVIRONS DE GORI.
(Photographie du baron de Baye.)

que ces couronnes ont servi à l'époque de Théodora. C'est ainsi que les impératrices et les empereurs byzantins sont diadémés sur les médailles, les mosaïques et les fresques. En faisant ce rapprochement suggestif, en maniant ces fragiles parures, resplendissantes dans leur fraîcheur, bien des pensées hantaient mon esprit. Emblèmes périssables et gracieux d'une royauté passagère, d'une beauté fugitive, de l'union la plus tendre, auxquelles le temps im-

1. Le nom géorgien de ces couronnes est « gvirgvini ».

pitoyable saura mettre une fin, aussi promptement qu'il aura terni les splendeurs brillantes qui les couronnaient. Les deux fiancés s'en revêtent pour la cérémonie du mariage qui a lieu le soir après le coucher du soleil. Ils sont nommés le roi et la reine. Ils paraissent ainsi durant trois jours pendant lesquels ils ont tous droits dans le village, ils les avaient même jadis, dit-on, sur le roi de Géorgie. Ensuite les couronnes sont déposées à l'église. La royauté a pris

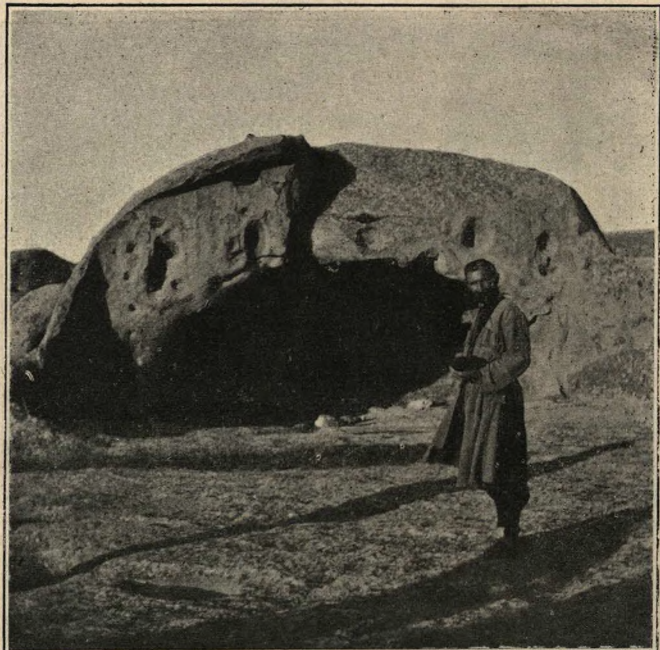


OUPLIS-TSIKHÉ, VILLE SOUTERRAINE, ENVIRONS DE GORI.
(Photographie du baron de Baye.)

fin. Ce genre de royauté est aussi éphémère que poétique, aussi doux que lumineux dans ses accents, aussi élevé que modeste et aussi ancien que nouveau. Cette couronne étincelante est celle qui conviendrait à une souveraineté éternelle, car elle se renouvelle, toujours radieuse puisqu'elle est l'apanage de la jeunesse, toujours féconde puisqu'en elle se trouve la perpétuation, le rajeunissement, le rayonnement de la vie et l'apogée de sa toute-puissance.

Les environs de Gori sont bien intéressants. J'ai seulement com-

mencé à les entrevoir, me proposant de les visiter plus tard en détail. Me rendant à l'église de Sion, par l'admirable vallée d'Atheni[1], au milieu de ces merveilleux paysages, je comprenais une fois de plus combien et pourquoi le peuple géorgien est sous le charme et sous le joug de la nature. Sur des rochers escarpés, au pieds desquels coule la Tana, se dresse une vieille église monastique, fondée au XIe siècle par le roi de Géorgie Bagrat (1027-1072).



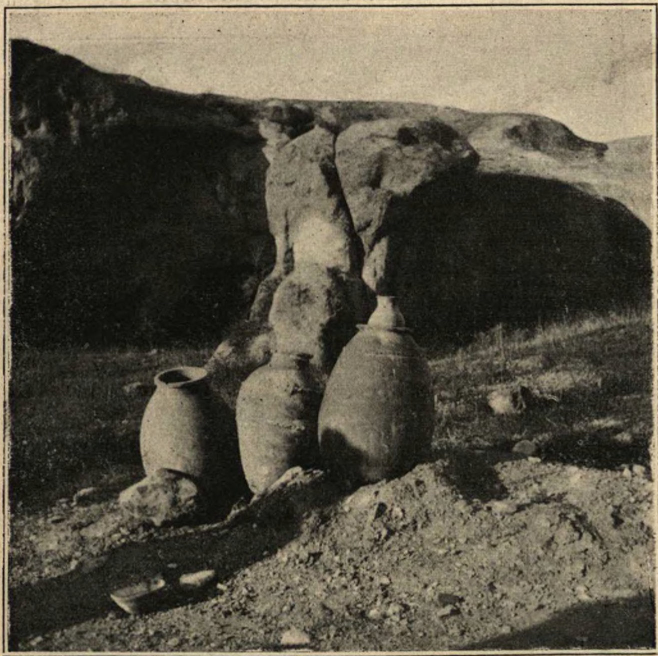
OUPLIS-TSIKHÉ, VILLE SOUTERRAINE, ENVIRONS DE GORI.
(Photographie du baron de Baye.)

Seul cet édifice abandonné a survécu au milieu des ruines qui l'entourent. Les populations des environs n'y viennent qu'une fois dans l'année en pèlerinage. Les sapins poussent abondamment entre les pierres du dôme. L'ornementation des murs présente de nombreux emprunts à l'art byzantin qui a contribué dans une si large part à la formation de l'art arméno-géorgien. L'intérieur de l'édifice est grandiose et désolé ; les restes de fresques attestent

1. Ce nom n'est ni géorgien ni arménien.

son antique splendeur. L'iconostase est orné d'une arcature portée par des colonnes de marbre en mauvais état. Les pèlerins les grattent pour se frotter ensuite les yeux de leur poussière. Si les yeux guérissent, ce dont je doute fort, les colonnes dépérissent.

La ville d'Ouplis-tzikhé, creusée dans une montagne rocheuse, est aussi une curiosité des environs de Gori. Cette cité abandonnée domine un village arménien au milieu duquel se trouve une vieille



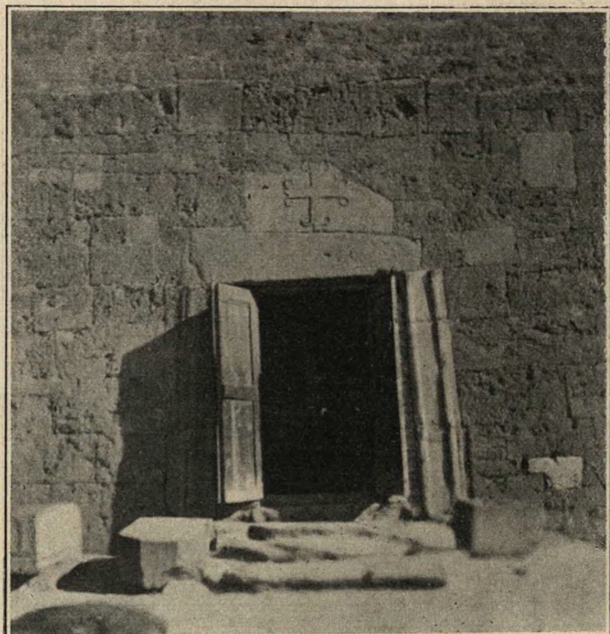
OUPLIS-TSIKHÉ, ENVIRONS DE GORI, VASES REMPLIS D'OFFRANDES.

(Photographie du baron de Baye.)

église entourée de tombeaux. Ces tombeaux sont marqués par de larges dalles sans inscription, couchées sur le sol; chacune d'elles est entaillée en forme de niche. Je demandai l'usage de ces cavités. Elles sont destinées à recevoir et à conserver l'eau de la pluie afin que les oiseaux s'arrêtent sur les tombes pour s'y désaltérer de l'eau du ciel.

Grimpons par un escalier taillé dans le roc, vers cette ville entièrement creusée dans la pierre. Les antres enchevêtrés sont de

diverses grandeurs. Les uns sont isolés ; les autres se communiquent ; les uns, spacieux et élevés, les autres, petits et bas. Toute la montagne est ainsi minée : on voit même des sortes de voûtes, des arcs portant sur des piliers, des colonnes, le tout taillé dans la pierre ; on trouve même des plafonds à caissons imitant un travail en bois. Cette architecture semble indiquer une époque relativement moderne. Rien n'est plus pittoresque que cette superposition de demeures troglodytiques. Malheureusement aucun document



PORTE PRINCIPALE DE L'ÉGLISE D'OURBNISSI, PRÈS GORI.
(Photographie du baron de Baye.)

ne date la ville déserte, considérée par Dubois de Montpéreux comme antérieure à l'ère chrétienne. Je pense qu'elle a dû servir d'habitat pendant des siècles. Le nom d'Oupliss-tzikhé se traduit par forteresse d'Ouplos : *Ouplos*, descendant de Karthlos, héros légendaire fondateur de la Géorgie, et *tzikhé* qui signifie forteresse.

Au milieu de ces cavernes artificielles et de cette solitude, on voit une vieille église construite en briques, mais nouvellement blan-

chie. Son porche est encombré d'un amoncellement d'ex-voto de toute sorte : berceaux, images, chandeliers, dès à coudre, colliers, ciseaux, étoffes, vases, que sais-je encore? Devant l'église il y a de grandes poteries. J'en vidai une. Les assistants s'enfuirent lorsqu'ils virent en sortir une quantité d'ex-voto portés et déposés par des malades guéris. Il y avait là des centaines d'objets divers. On offre principalement des images de saint Georges, mais aussi des figures païennes. Je les examinais encore lorsque mes regards se portèrent



LE PASSAGE DE LA LIAKVA, PRÈS GORI.
(Photographie du baron de Baye.

sur une jeune mère géorgienne venue de loin; elle tenait dans ses bras un enfant de trois ans dont les traits contractés semblaient porter l'empreinte de la mort. Elle déshabilla ce pauvre petit être, le coucha sur le seuil de la chapelle, puis se dressa, les bras levés dans la posture d'une orante. Elle ne nous voyait pas. Elle demandait à haute voix, pour son enfant, la vie ou le ciel. Puis, se prosternant, elle grattait le sol de ses mains pour rejeter de la terre sur sa tête. Je la laissai là, cette pauvre mère, persuadé qu'elle n'obtiendrait pas la vie pour son petit, mais le ciel.

Il faudrait vous parler d'une excursion au village Ourbnissi où se trouve une des plus anciennes églises des environs de Gori, mais le temps nous manque. Je vous montrerai seulement comment, pour y parvenir, on traverse la Liakva.

Le prince Amilakvari voulut nous conduire à Tchalla, berceau de son illustre maison. Sur la route, il nous fit visiter l'église de Samthavis, un des plus beaux monuments de la Géorgie du XIe siècle.



ÉGLISE DE SAMTHAVIS OU SONT ENTERRÉS LES PRINCES AMILAKVARI.

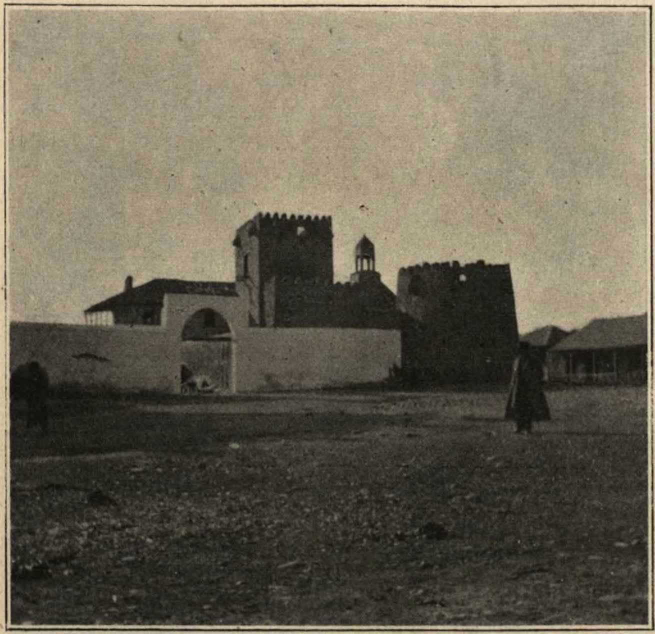
(Photographie du baron de Baye.)

Cette église remplace celle qui aurait été fondée par saint Isidore, un des treize Pères syriens. Elle fut un siège épiscopal. Comme la plupart des grandes églises géorgiennes elle est entourée d'une enceinte fortifiée qui servait de refuge. Le prince Amilakvari, en restaurant à ses frais ce monument, a sauvé de la ruine un temple qui lui est d'autant plus cher que ses ancêtres y sont enterrés.

Nous approchions de Tchalla[1]; y étant arrivés, nous pouvions

1. Tchalla signifie en géorgien le bocage, le bois, le bosquet.

nous croire en plein moyen âge. Quatre châteaux-forts, enserrés de murailles crénelées et flanqués de tours, s'y trouvent réunis. Ils appartiennent à diverses branches des Amilakvari. Mais une relique est l'apanage de tous. Cette relique, conservée dans une petite chapelle, consiste en une croix de bois revêtue d'orfèvrerie. Voici son histoire : lorsque sainte Nina prêcha le christianisme en Géorgie, au IVe siècle, tous les païens se révoltèrent contre elle.



TCHALLA, CHATEAU DU PRINCE AMILAKVARI.
(Photographie du baron de Baye.)

La reine, épouse de Mirian, était chrétienne, tandis que le roi était demeuré païen. Celui-ci se rendit à la chasse avec une nombreuse escorte. Un violent orage éclata et sépara Mirian de sa suite. Alors il promit que si le Dieu de sainte Nina était assez puissant pour le sauver de ce danger, il adopterait le christianisme. Aussitôt l'orage s'apaisa, l'obscurité disparut. Le roi partit pour Mzkhet, ordonna de détruire les idoles et se fit chrétien. Le prince, nouvellement converti, se rendit avec son peuple à l'endroit où il avait été miraculeusement préservé du danger, y prit le bois né-

cessaire pour faire une croix aussi grande que lui, puis l'apporta à Mzkhet et la plaça sur le lieu où s'élevaient les idoles.

Des siècles s'écoulèrent, la croix était devenue une précieuse relique. Elle se dressait sur les terres du prince géorgien Gouramoff, tandis que le bois, dont elle était construite, avait poussé sur le domaine du prince Amilakvari. Au XVIe siècle, un différend s'éleva entre les princes Gouramoff et Amilakvari au sujet de la



TCHALLA, UN MESTVIRÉ.

(Photographie du baron de Baye.)

propriété de cette croix; chacun d'eux réunit ses vassaux et ils se déclarèrent la guerre. Les Amilakvari vainqueurs transportèrent ladite croix à Tchalla où ils sont fiers de la montrer.

Il faudrait beaucoup de temps pour vous narrer en détail la réception grandiose réservée à ses hôtes par le maître de céans. Autour de la table il avait réuni tous les membres de sa nombreuse famille; tous manifestèrent leurs sentiments chaleureux pour la France. Un mestviré se trouvait là comme un de nos anciens mé-

nestrels. C'était un Imérétien allant de château en château avec son instrument, sorte de biniou ou de cornemuse[1]. Le sac de peau était dissimulé sous ses vêtements, mais il laissait voir la corne d'où sortait le son. Cette partie de l'instrument disparaissait sous des pierreries imitées et sous une frange de longues chaînes d'argent. Lorsqu'il eut gonflé son instrument, le jeune mestviré se recueillit un moment. Puis, souriant, il se mit à chanter en vers les



TCHALLA, LE MESTVIRÉ GONFLANT SON INSTRUMENT.
(Photographie du baron de Baye.)

louanges de chacun des convives. Il ouvrait ses grands yeux, un sourire malin mettait au jour les plus belles dents qu'on puisse voir. Ses chants étaient un mélange de naïveté, de poésie, de flatterie et d'à-propos qui lui valurent un légitime succès. Les paysans aussi avaient leur repas; ils saluaient de leurs acclamations le prince qui pour eux est un père doublé d'un héros. Depuis que

1. Cet instrument, en géorgien se nomme « fogh » ou « stviri ».

j'ai quitté Tchalla, la grande figure du prince Amilakvari est présente à ma pensée comme une incarnation de ces preux du moyen âge. Il me semble que ce corps solidement charpenté, si majestueux dans son port, couvert, dans les combats contre les Turcs, de blessures et de gloire, était plutôt fait pour supporter la cuirasse que l'uniforme moderne. D'ici, permettez-moi d'envoyer



TCHALLA ; KARTHALINIE, MESTVIRÉ CHANTANT.
(Photographie du baron de Baye.)

à cet ami de la France un hommage comme à un chevalier sans peur et sans reproche.

Vous le voyez, il subsiste, chez ce peuple géorgien, des traditions et des caractères qui méritent d'être connus et admirés. Ce peuple, aux grandes pensées, a parfois du génie, et pour vous en donner une preuve, si vous le voulez bien, au lieu de péroraison, je terminerai mon esquisse par le récit très abrégé d'un des plus anciens contes géorgiens qui, selon moi, est rempli d'art et de philosophie.

LA BEAUTÉ

Une reine, veuve, nommée Magdana, résidait dans la capitale de son puissant empire, avec son jeune fils, Rostomella. Celui-ci grandissait; à douze ans, il était déjà brave comme un lion et beau comme le soleil étincelant. Soudain, ce jeune prince devint pensif et triste. « Où donc est mon père? demanda-t-il à sa mère. — Ton père est mort. — Reviendra-t-il ? — Non. Personne n'échappe à la mort, mon enfant. Mais ne pense pas à cela. » Le jeune homme se révolte. « Comment, dit-il, Dieu qui m'a donné la vie voudrait me la reprendre? Non, je ne veux pas mourir, je vais chercher un pays où la mort n'existe pas, un pays où la terre ne reprenne pas les hommes. » Et il partit.

Après des années de courses à travers des pays variés, Rostomella parvient à des steppes grises, nues et solitaires. Il y voit un cerf agenouillé dont les cornes se perdent dans les nuages. Ce cerf est condamné par le destin à souffrir et à vivre dans ce désert jusqu'à ce que sa ramure ait atteint le ciel. Il propose au jeune homme de rester avec lui et lui promet qu'il vivra tant que ses cornes n'auront pas touché le ciel. Le prince n'accepte point de sursis, il veut vivre éternellement et, continuant sa route, gagne les régions où bleuissent les montagnes. Sur une cime rocheuse, menaçant le ciel, perche un énorme corbeau noir. Le sort a condamné l'oiseau à ne mourir que lorsqu'il aura comblé un précipice immense de fragments de pierre, arrachés de son bec. Le corbeau propose au jeune ambitieux de rester avec lui pour ne mourir que lorsque l'abîme serait comblé. Ce n'est pas vivre longtemps que veut Rostomella, mais ne pas mourir. Il reprend sa route errante et arrive au bout de la terre. La mer sans bornes s'étend infinie, devant lui; les vagues meurent à ses pieds avec un tendre murmure. Au loin, là-bas, par delà les flots, dans une brume rose, resplendit un rayonnement inconnu. Entraîné par une force surhumaine, le jeune prince s'élance vers cette splendeur qui séduit son cœur brûlant. Dans un luxueux palais se trouve celle devant laquelle pâlissent les rayons du soleil. S'adressant à Rostomella, elle dit : « J'étais le jour de la création, je serai jusqu'à la dernière minute du monde, telle que tu me vois. Je suis le bonheur

et la vie de l'univers. En moi et avec moi la vie est éternelle et bien au-dessus des forces humaines. Reste avec moi. Tant que tu me contempleras, tant que tu vivras de mon essence, tu ne dépendras pas de la terre. Mon nom est *beauté*. » Et le jeune Rostomella se taisait, la contemplait, plongé dans une douce extase.

Mille ans se passèrent aussi vite que mille secondes. Tout à coup Rostomella, frappé au cœur d'une douleur pénétrante, dit : « Lumineuse beauté, depuis longtemps je n'ai pas vu ma mère, mes parents, mes amis, mon pays ! — Il n'est pas de force pour lutter avec la puissance de la terre. Va, malheureux, soumets-toi au sort commun à tous les hommes. Tu n'es resté avec moi qu'une centième partie d'une parcelle de l'Éternité. Pars et prends ces deux fleurs, l'une rouge, l'autre blanche. Revenu dans le monde, si tu veux revivre les années qui ont passé invisibles pour toi, respire le parfum de la fleur rouge. Si tu comprends le prix de la mort, approche la fleur blanche de ton visage. » Rostomella partit. Il arriva enfin à l'endroit où il avait vu le corbeau. Le précipice était comblé, l'oiseau était mort. Il atteignit le désert, là les ossements blanchis du cerf jonchaient le sol et ses cornes avaient atteint le ciel. Le corbeau et le cerf avaient rempli leurs destinées et mérité la mort.

Plein d'un lugubre pressentiment, Rostomella arrive à la terre natale. Tout ce qui est humain est méconnaissable. Les hommes ne sont plus les mêmes. Il ne comprend plus leur langage. Voilà les chères montagnes où s'est écoulée son enfance. Le silence profond règne partout. Il ne voit qu'un amoncellement de ruines cachées sous le lierre et la mousse. Au milieu de ces débris, une pauvre église, près d'elle une maisonnette délabrée. Non loin, un vieux prêtre assis sur une pierre tombale.

« Mon père, dit Rostomella, où est donc la ville de la reine Magdana? Connais-tu cette reine? Est-elle de ce monde? Je suis son enfant, fils de rois, votre futur souverain. — J'ai peine à te comprendre, passant, tu parles le langage des vieux manuscrits, ce que tu racontes est une légende rapportant qu'ici régnait Magdana, qu'elle avait un fils nommé Rostomella. Celui-ci disparut et l'empire périt. Ces ruines ont plus de mille ans. »

Entendant ces paroles, Rostomella laissa tomber sa tête sur sa poitrine. « O éternel mystère du temps ! Que suis-je maintenant? une légende oubliée ! »

De son sac, il sortit la fleur rouge, en aspira le parfum et en une minute il vécut mille ans.

Alors, parmi les ruines on vit une ombre, une silhouette grise, saupoudrée d'une poussière sépulcrale, des ossements desséchés couverts d'une peau parcheminée, et ce quelque chose de macabre, d'effrayant, chuchote en se penchant vers le prêtre : « Vite, vite, de mon sac, sors la blanche fleur, hâte-toi de l'approcher de mes lèvres afin que je respire les jouissances de la mort. »

Et la mort couvrit Rostomella du calme de ses ailes.

Les paysans se rassemblèrent et rendirent humblement à la terre celui qui autrefois s'appelait Rostomella.

La légende est terminée. Rostomella dort sous cette terre poétique de la Géorgie où je vous ai conduits, où la beauté n'est pas seulement éternelle, mais aussi la bonté, le courage, l'honneur, où brille cette généreuse hospitalité qui est comme un reflet du cœur.

5593. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

ÉDITEUR DE LA *REVUE DE GÉOGRAPHIE*

15, RUE SOUFFLOT, 15

REVUE
DE
GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

Professeur d'histoire et de géographie au lycée Charlemagne,
Agrégé de l'Université, Docteur ès lettres,
Membre de la Société de Géographie, Secrétaire général de la Société de Topographie de France,
Ancien élève de l'École normale supérieure.

La Revue de Géographie, fondée en 1877, paraît tous les mois par fascicules de CINQ feuilles grand in-8° raisin, format de nos grandes Revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux forts volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier et en caractères neufs, avec cartes et gravures.

Le prix de l'abonnement est de 25 francs par an pour Paris, de 28 francs pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des Postes; — pour les autres pays, les frais de poste en sus.

La Revue de Géographie forme aujourd'hui quarante-trois volumes.

PRIX DE LA COLLECTION, AVEC LES DEUX TABLES ANALYTIQUES DES MATIÈRES : 525 FRANCS.

Pour la rédaction, s'adresser à **M. L. DRAPEYRON**, 55, *rue Claude-Bernard, Paris.*

5593. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.